LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

— De quoi parlez vous ?

— Je parle de Paul, de mon fils !

Un petit rire sec, nerveux, éclata entre les lèvres de Lebrun.

Puis d'une voix sourde :

— Votre fils ! est-ce que vous l'aimez ?

— Oui, je l'aime. Pourquoi ne l'aimerais je pas ? Je l'ai mis au monde, il est mon enfant !

— Pour que je vous croie, il faudrait que j'eusse quelques preuves de votre tendresse maternelle. Mais non, vous êtes une mauvaise mère, une mère dénaturée !... Si vous aviez aimé votre enfant, il vous aurait retenue ; vous n'auriez pas couvert son jeune front de honte ; vous ne seriez pas une épouse criminelle !

Paul est votre fils, oui, mais il est aussi le mien... Demandez vous donc si c'est à la mère coupable, à l'épouse souillée, avilie, que son enfance peut être confiée. Jamais cela, madame, jamais !

Je garde mon fils ! Vous n'êtes plus digne de ses caresses, il ne sera pas flétri par vos baisers ; vous devez être morte pour lui !

— Mais il est horrible le châtement que vous voulez m'infliger ! s'écria-t-elle ; la nature ne permet pas qu'on enlève ainsi son enfant à sa mère !

— Tout ce que vous pourriez dire est inutile ; c'est ma volonté !

— J'aime mon enfant, je l'aime ! Et vous voudriez que je ne le revoie jamais !

— Jamais !

— Eh bien, je trouverai des juges moins cruels que vous, qui se laisseront toucher par mes larmes ; c'est à eux, c'est au tribunal que je m'adresserai.

— Quoi, vous osez me menacer ! s'exclama Lebrun, un éclair dans le regard.

Puis, subitement calmé, il haussa les épaules.

— Oh ! reprit-il, vous avez trop votre orgueil à ménager pour faire savoir à tout Paris que votre mari vous a chassée ! Et, d'ailleurs, qu'obtiendriez vous de juges dont vous parler, moins cruels que moi ! La déchéance de vos droits maternels.

La malheureuse courba la tête. Elle comprenait qu'elle ne pouvait lutter contre cet homme qui, si longtemps, avait été l'esclave de ses volontés, et était devenu un terrible et implacable justicier.

— Non, non, s'écria-t-elle d'une voix étranglée, vous ne ferez pas cela, vous ne pouvez pas le faire ! Oh ! ne plus revoir mon fils !... Faut-il que je tombe à vos genoux pour vous fléchir ?

Elle pleurait et, cette fois, c'étaient des larmes sincères qu'elle versait.

Mais rien ne pouvait émouvoir le mari outragé.

— En ce moment, dit-il, je vous crois sincère.

Ainsi, par un phénomène qui n'est peut être pas sans exemple, le sentiment maternel a survécu chez vous au naufrage de toutes les vertus qui font estimer une femme.

Puisque vous aimez votre enfant, c'est qu'il reste encore quelque chose de bon en vous. Tant mieux. Mais la résolution que j'ai prise est irrévocable : vous ne devez plus revoir votre fils ; c'est votre châtement.

La malheureuse sanglotait.

— Il y a une promesse que je peux vous faire, ajouta le sculpteur sur bois, c'est que Paul ne saura jamais rien de votre passé et que je ne lui apprendrai pas à maudire votre nom.

— Ne m'autoriserez vous pas à le voir, ne serait ce qu'une fois dans l'année ?

— Non, jamais

— Ah ! s'écria-t-elle, vous avez un cœur de marbre ! Vous me châtiez, prenez garde que le ciel, à son tour, ne vous châtie

Elle agita désespérément les bras et s'en alla.

Mais en elle-même, elle se disait :

— Il faudra bien que je trouve le moyen de le voir.

Le sculpteur sur bois, avant cette dernière entrevue, s'était juré de rester inflexible, de ne céder ni aux supplications, ni aux menaces. S'il s'était tenu parole, ce n'avait pas été sans de douloureux efforts, sans une lutte qui avait réclamé toute l'énergie de sa volonté.

Cette scène l'avait brisé, et resté seul dans sa maison, qu'avait égayé autrefois la femme aimée, il se laissa retomber sur son siège et resta dans un effrayant état de torpeur.

Le jour parut et le trouva dans la même attitude.

Il se leva, passa la main sur son front et murmura :

— Il le fallait !

Il entra sans bruit dans la chambre où dormait encore le petit Paul ; debout devant le petit lit, il resta longtemps absorbé dans la contemplation de son fils, à présent sa seule joie, son unique amour. Puis il s'en approcha et doucement, bien doucement, pour ne pas le réveiller, il mit un baiser sur le front de l'enfant.

Et il se retira sans bruit, comme il était entré.

Quelques jours après, il se présenta chez le docteur Villarceau.

Celui ci fut frappé du changement qui s'était opéré chez le sculpteur. Il paraissait avoir vieilli de vingt ans.

Silencieusement, M. Villarceau lui tendit la main.

— Monsieur le docteur, dit-il, on m'a appris que vous étiez venu chez moi.

— C'est vrai, j'étais inquiet ; je désirais vous voir... J'ignorais que vous fussiez absent.

— Mon absence n'a été que de deux jours ; j'ai conduit Paul au lycée de Chartres.

— Ah !

— Je connais le proviseur, Paul sera très bien à Chartres, à l'abri des tentatives de sa mère pour le voir, peut être même pour me l'enlever.

— Lebrun, elle est terrible la punition infligée à votre femme.

Le mari secoua la tête.

— Elle la méritait, dit-il.

— Un jour, vous pardonnerez.

— Jamais ! répondit-il avec une énergie sauvage. Pardonner ! mais vous ne savez donc pas, monsieur le docteur, que j'ai maintenant pour elle autant de haine que j'ai eu d'amour ! Je n'ai jamais souhaité de mal à personne ; mais je voudrais qu'elle souffrit la moitié des tortures qu'elle m'a fait endurer ! Ah ! je les subis toujours, ces tortures, et je n'en prévois pas la fin.

J'ai voulu me remettre au travail, impossible : mes bras et mes yeux s'y refusent. Je ne peux plus rester dans cette maison où tout me parle d'elle.

— Alors vous pensez à aller vous loger ailleurs ?

— Oui, monsieur le docteur, et déjà j'ai loué un atelier et un petit logement rue Saint-Maur. Il n'est pas grand, le logement : une salle à manger de trois mètres carrés, une cuisine et deux modestes chambres à coucher ; il m'en faut une pour Paul, quand je l'aurai, aux vacances.

Il ajouta avec un sourire amer :

— Je n'aurai pas un mobilier luxueux, comme avant, quand...

Il s'arrêta et, sourdement :

— Je n'aime pas le luxe, moi !

— Mon ami, dit le docteur, je vous approuve de quitter la maison et le quartier où vous demeurez actuellement ; oui, vous faites bien de vous éloigner et de vous arranger pour vivre aussi tranquillement que possible.

La rue Saint-Maur est loin d'ici, continua M. Villarceau, nous allons nous trouver un peu loin l'un de l'autre ; mais cela ne nous empêchera point de nous voir souvent. — Et puis, dans ses jours de congé, vous nous amènerez votre fils ; il est et je désire qu'il reste l'ami de Lucien.

— Vous êtes toujours le meilleur des hommes, mon cher docteur.

— Où est Léonie ? Que fait-elle ?

— Je l'ignore absolument. Je ne tiens pas à savoir où elle est et moins encore à apprendre ce qu'elle fait. Hélas ! je le devine trop !

Ses meubles superbes, ses riches tapisseries, ses tentures, ses objets d'art ont été transportés à l'Hôtel des Ventes, sur sa demande ; tout cela a dû être vendu.

— Vous n'avez rien gardé ?

— Rien. Ces objets n'avaient pas été achetés avec mon argent... Ah ! c'est autrement que je les ai payés !

— Mon pauvre ami, dit M. Villarceau en lui serrant la main.

IX.—LE BEAU VALET DE CHAMBRE

Nous franchissons un espace de six années.

Durant ce temps, bien des événements plus ou moins graves, plus ou moins importants se sont accomplis.

En France :

L'année terrible, le trône impérial du dernier Napoléon emporté dans un tourbillon de la tourmente révolutionnaire.

La République acclamée par une immense majorité des citoyens français.

La Commune : Paris, que l'on appelle la première ville du monde, Paris sous le joug de quelques centaines d'individus fous furieux ; les uns n'étaient que de vulgaires ambitieux ; les autres, les aînés des socialistes révolutionnaires d'aujourd'hui, des utopistes à la recherche de l'impossible, voulant détruire sans savoir comment remplacer.

La patrie cicatrisant ses plaies.

La France, commençant son relèvement.

Le travail de tous reconstituant l'épargne nationale.

En Espagne :

L'insurrection carliste vaincue, le prétendant don Carlos réduit à l'impuissance.

Le trône de la reine Isabelle renversé.

La République espagnole proclamée.